

# REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.  
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.  
Le n<sup>o</sup>, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1 ET 2. COSTUME D'AUTONNE, VU PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

ment en consé-  
de la beauté, dont  
faillibles. (Rue Ri-

L'INDUSTRIE

et la fidélité à cette  
au-dessus des mai-  
lites écloses pour la  
XV, délicieux fouil-  
ecourt et la dentelle  
pure ancienne. Elle  
brodée tout autour.  
de perles clair de  
de crêpe lisse ou  
n<sup>o</sup> col Louis XIII, M  
qui rappelle le flot  
soufflante, au milieu  
affectaient le genre  
meud aiguillette est  
meul pour la che-

ni les nouveautés à  
laminée aux reflets  
laminée, couronnée  
en laet coupé ras,  
On peut dire qu'avec  
chaussée-d'Autin, la

l'adresse d'une ha-  
blanchir, réparer et  
hors d'usage. Elles  
M<sup>me</sup> veuve Hervey,  
M<sup>me</sup> Hervey se charge,  
e et de l'application  
aration des dentelles  
ervey lui a valu une

TIQUE

30 grammes.  
60 —  
aux; mettez-le dans  
soul dessus. Bouchez  
endant vingt-quatre  
e du bon vin de Bor-  
pendant sept ou  
ps. Passez avec ex-  
ana au *mordre* ou  
opère comme précé-

qui a paru le 29 sep-  
e suivante :  
no de la célèbre jué-  
chanson de M. René  
ier.  
cher.

mai Voltaire).



RÉBUS :

at. 12, qui Voltaire,

SOMMAIRE

GRAVURES : Costume d'automne (devant et dos). — Rosaces au crochet et ruban. — Rosaces au crochet et lacet Renaissance. — Six rosaces au crochet. — Deux rosaces, crochet et mignardise. — Rosace en dentelle lacet. — Trois dentelles au crochet. — Dentelle en lacet fantaisie. — Dentelle, crochet et lacet ondulé. — Costume d'automne en étoffe de fantaisie (devant et dos). — Toilette en toile verte (devant et dos). — Robes. — ÉLÉMENT : Plaque colorée de chapeaux.

EXPLICATION DES GRAVURES

1-2. Costume d'automne en petite vigogne noire, vu par devant; il est garni de dentelle de Bruges blanche recouverte d'une dentelle noire. Au bas de la jupe, entre-deux en dentelle blanche, au-dessus des deux autres dentelles noires et blanches. Tunique garnie de même. Corsage-paletot demi-ouvert au cou et boutonné au milieu avec un encadrement formé des deux dentelles. La garniture fait le tour du cou et ferme avec un nœud de faille. Poches de côté. Manches longues garnies de dentelle dont deux rangs descendent et deux rangs remontent, séparés par un entre-deux blanc et un nœud.

Même costume vu par derrière. La jupe est demi-longue; la tunique est très-relevée sous le té du milieu, qui retombe très-bas, encadré par de la dentelle. Nœuds sous les poches du paletot. Ce joli modèle vient de chez M<sup>lles</sup> E. Noël, 161, rue Saint-Honoré.

3. Grande et petite rosace, crochet et ruban de fil croisé. — Les petites étoiles dont est composée cette rosace se font avec du ruban de fil croisé ou sergé, connu dans le commerce, je crois, sous le nom d'extra-fort. On coupe le ruban sur une longueur de 15 centimètres, et, après avoir joint les deux bouts par un surjet, on fait des points devant en zigzag, allant d'un bord à l'autre. Arrivé au bout, on tire son fil, de manière à former les dents. Ensuite, on fait une petite roue au crochet à l'intérieur de la rosace en piquant son crochet dans chaque petite dent formée avec le ruban. L'entourage du milieu et du bord se fait au crochet.

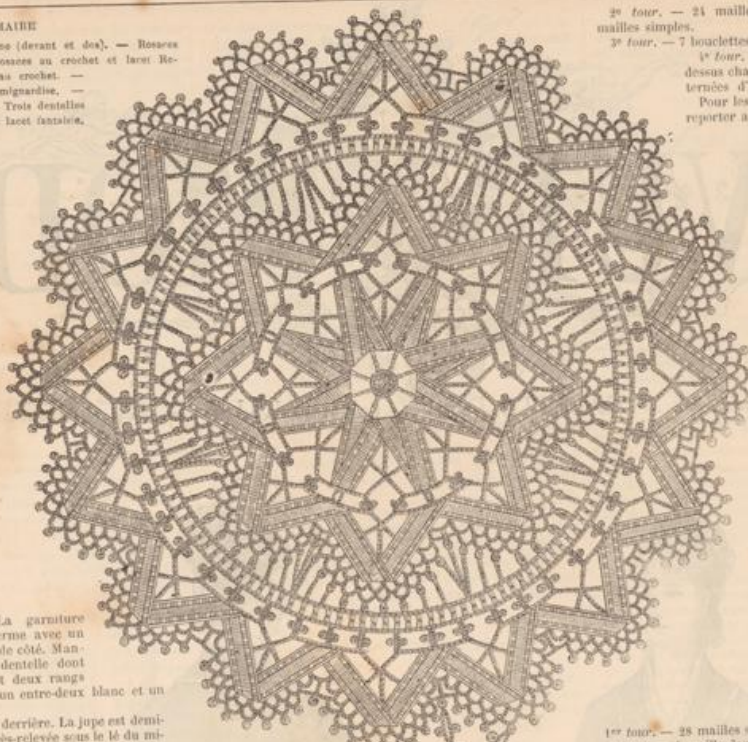
4. Grande et petite rosace en crochet et lacet Renaissance. — Ce joli travail se fait avec du lacet Renaissance et du crochet. Pour former l'étoile du milieu, les dents lui faisant entourage, ainsi que les dents du bord, on doit replier le lacet sur lui-même, comme il est indiqué sur le dessin. Tout le reste se fait au crochet. Il suffit de copier notre dessin. La petite rosace destinée à relier les grandes rosaces les unes aux autres se fait tout au crochet.

5. Rosace au crochet. — Cette rosace se fait entièrement au crochet. Le travail est tellement facile et notre dessin est si clair que je me dispense de toute explication.

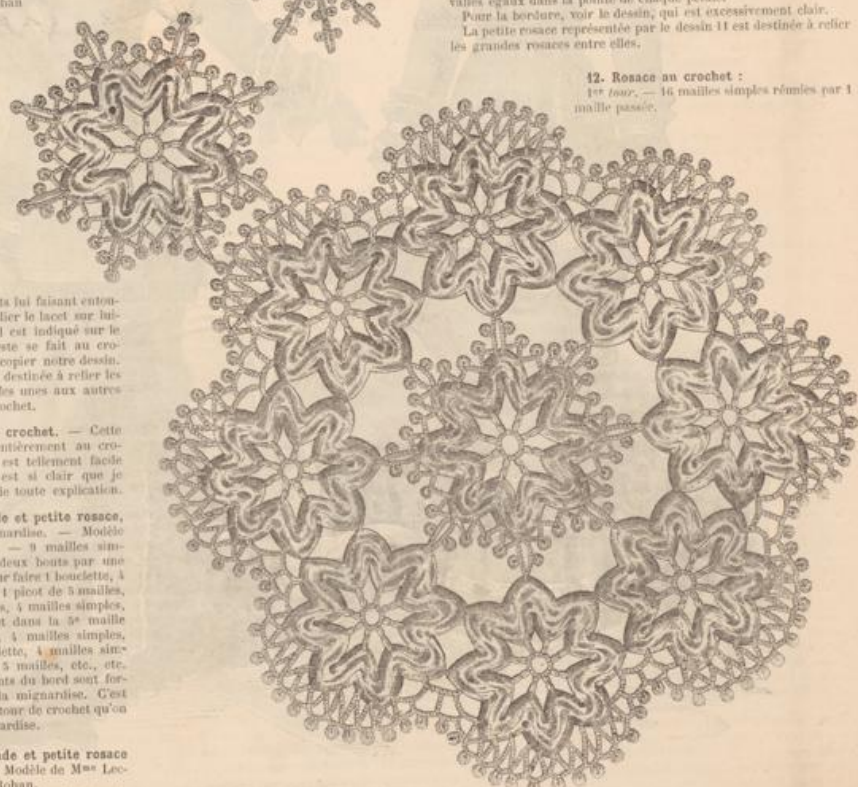
6 et 7. Grande et petite rosace, crochet et mignardise. — Modèle de M<sup>lles</sup> Lecker. — 3 mailles simples, joindre les deux bouts par une maille passée pour faire 1 bouclette, 4 mailles simples, 1 picot de 5 mailles, 4 mailles simples, 4 mailles simples, piquez le crochet dans la 5<sup>e</sup> maille de la bouclette, 4 mailles simples, fermez la bouclette, 4 mailles simples, 1 picot de 5 mailles, etc., etc. Les grandes dents du bord sont formées avec de la mignardise. C'est en faisant le 7<sup>e</sup> tour de crochet qu'on attache la mignardise.

8 et 9. Grande et petite rosace au crochet. — Modèle de M<sup>lles</sup> Lecker, 2, rue de Rohan. 1<sup>er</sup> tour. — 12 mailles simples réunies par 1 maille passée.

11. DENTELLE LACET.

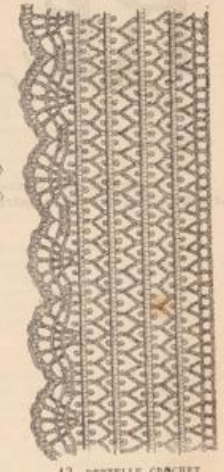


3. ROSACE CROCHET ET LACET RENAISSANCE.



3. ROSACE CROCHET ET RUBAN.

10 et 11. Grande et petite rosace au crochet. — Modèle de M<sup>lles</sup> Lecker, 2, rue de Rohan.



13. DENTELLE CROCHET ET MIGNARDISE.

2<sup>e</sup> tour. — 21 mailles doubles coulantes par-dessus les mailles simples.  
3<sup>e</sup> tour. — 7 bouclettes de 7 mailles simples chacune.  
4<sup>e</sup> tour. — 3 barrettes doubles coulantes par-dessus chaque bouclette. Ces barrettes sont alternées d'une maille simple.  
Pour les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> tours, il suffit de se reporter au dessin.

1<sup>er</sup> tour. — 28 mailles simples réunies par 1 maille passée.  
2<sup>e</sup> tour. — 1 maille double dans chaque maille simple.  
3<sup>e</sup> tour. — 17 mailles simples. Remontez la chaînette en faisant 1 maille double dans chaque maille simple. Répétez la même chose 16 fois pour former les 16 pétales de la marguerite.  
Entourage. — Mailles simples en piquant son crochet à intervalles égaux dans la pointe de chaque pétale.  
Pour la bordure, voir le dessin qui est excessivement clair. La petite rosace représentée par le dessin 11 est destinée à relier les grandes rosaces entre elles.

12. Rosace au crochet : 1<sup>er</sup> tour. — 16 mailles simples réunies par 1 maille passée.

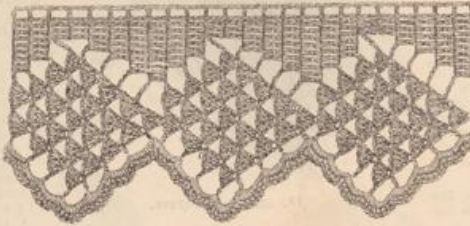
2<sup>e</sup> tour. à intervalle  
3<sup>e</sup> tour. la bouclette la moitié  
même ch  
rettes, à  
une autre  
cent de  
que vous  
à dire au  
réunit les  
votre oit  
mailles e  
Sur la  
doubles c  
ples; pig  
lante, en  
clette de  
commen  
simples.  
13. D  
— Mod  
telle est  
mignard  
bordure  
assembl  
ou pren  
main ga  
picot en  
mailles  
1 picot  
ainsi de  
prend d  
procéde  
aura re  
fera la  
Pour la  
14. D  
— Il f  
cetail r  
ter une  
les dou

2<sup>e</sup> tour. — 4 bouclettes de 20 mailles chacune, disposées autour du rond, à intervalles égaux, comme l'indique le dessin.  
 3<sup>e</sup> tour. — 4 mailles doubles coulantes par-dessus les mailles simples de la bouclette; 14 barrettes coulantes par-dessus la même bouclette. Ceci fait, la moitié de votre bouclette est couverte; alors vous faites 18 mailles simples pour former l'olive qui se trouve sous la bouclette, 18 mailles doubles dans les 18 mailles simples; passez votre fil dessous et travaillez l'autre côté en faisant 4 mailles doubles dans les 4 premières mailles, et puis 16 barrettes dans les 16 mailles suivantes; 4 mailles doubles; remontez l'autre côté, en faisant la



6. ROSACE AU CROCHET ET MIGNARDISE.

même chose. C'est-à-dire 4 mailles doubles, 16 barrettes, 4 mailles doubles; passez votre fil dessous une autre fois et faites 1 rang de mailles doubles orné de picots de 3 mailles à distance égale. Lorsque vous serez arrivé à l'avant-dernier picot, c'est-à-dire au 8<sup>e</sup>, vous ferez le petit rond à picots qui réunit les olives entre elles. Ceci fait, vous finissez votre olive et vous faites encore 14 barrettes et 4 mailles coulantes sur l'autre moitié de la bouclette.  
 Sur la seconde bouclette, vous faites 4 mailles doubles et 7 barrettes coulantes; 12 mailles simples; piquez votre crochet dans la 7<sup>e</sup> barrette coulante, en comptant du haut, sur la 1<sup>re</sup> bouclette;

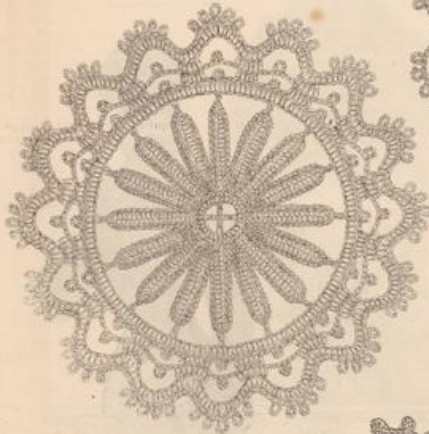


7. ROSACE CROCHET ET MIGNARDISE.



8. ROSACE AU CROCHET.

6 mailles doubles coulantes par-dessus les premières 6 mailles simples; 18 mailles simples pour la 2<sup>e</sup> olive, qui se termine comme la première. L'olive terminée, vous faites 6 mailles doubles coulantes par-dessus les 6 mailles simples non couvertes, et puis 7 barrettes coulantes sur la 2<sup>e</sup> bou-

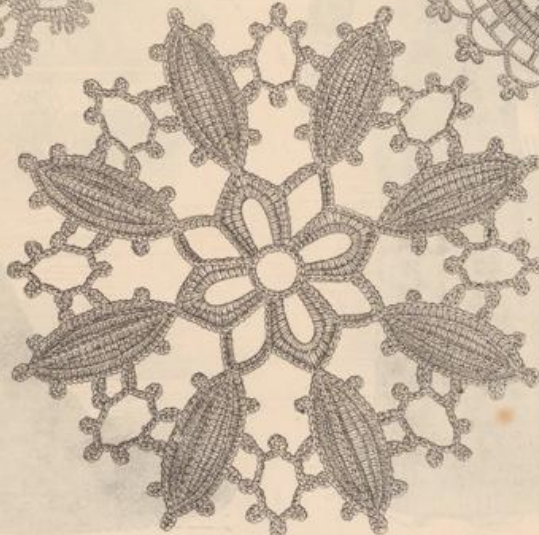


9. ROSACE AU CROCHET.

clette déjà en partie couverte; ensuite on commence la 3<sup>e</sup> olive en faisant 18 mailles simples, et ainsi de suite.

13. Dentelle crochet et mignardise. — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker. — Cette dentelle est composée de quatre rangées de mignardise reliées par du crochet, et d'une bordure au crochet à dents arrondies. Pour assembler la mignardise, on procède ainsi: on prend deux bouts de mignardise dans la main gauche, on pique son crochet dans 1 picot en faisant 1 maille double; on fait 2 mailles simples, on pique son crochet dans 1 picot de l'autre bout de la mignardise, et ainsi de suite. Cette rangée terminée, on prend un autre bout de mignardise et on procède de la même manière. Lorsqu'on aura réuni les 4 rangées de mignardise, on fera la bordure, en copiant notre dessin. Pour la tête, on fait 3 rangs de crochet.

14. Dentelle lacet fantaisie et crochet. — Il faut se procurer du lacet pareil à celui représenté sur notre dessin et y ajouter une galerie au crochet. Le picot ornant les dents est rapporté.



10. ROSACE AU CROCHET.



11. ROSACE CROCHET ET MIGNARDISE.

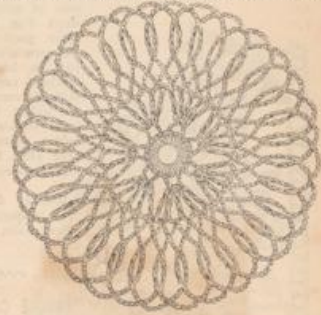


12. ROSACE AU CROCHET.

15. Dentelle au crochet. — Modèle de M<sup>me</sup> Lecker. — Cette jolie dentelle se fait en travers, c'est-à-dire en allant et venant. Elle est tellement claire et facile à copier que toute explication devient inutile. Pour les petites coquilles, on fait 3 barrettes dans une même maille. Le feston fait des dents se fait à mailles doubles coulantes, lorsque la dentelle est terminée, c'est-à-dire qu'on commence à faire le feston à un bout de la dentelle pour finir à l'autre.

16. Dentelle crochet et lacet ondulé. — Cette dentelle se fait en long. Les grandes dents sont formées avec du lacet ondulé. Le remplissage, ainsi que la bordure extérieure, se fait au crochet.

17. Dentelle au crochet. — Cette dentelle se fait en travers. C'est au 2<sup>e</sup> rang de la partie formant entre-deux

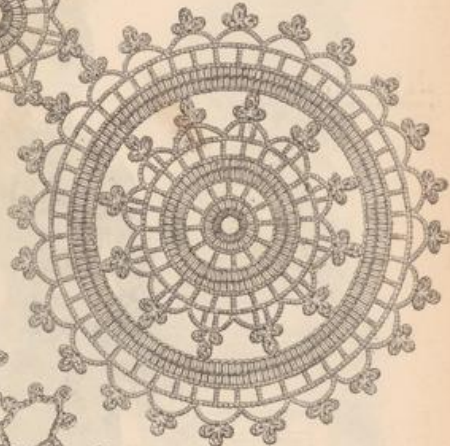


13. ROSACE AU CROCHET.

qu'on commence la dent; il faut 4 rangs de crochet pour chaque dent. Lorsqu'on aura terminé une dent, on fera encore 9 rangs avant de commencer la 2<sup>e</sup> dent, et ainsi de suite.

18. Chapeau d'automne en velours nuance bordeaux, garni tout autour d'une plume même nuance; au-dessus, nœud en faille rouge deux tons et touffe de plumes rouge clair. Derrière retombe une plume rouge foncé. Brides en faille rouge bordeaux deux tons. — Ce modèle, ainsi que ceux de notre planche colorée, a été créé par M<sup>me</sup> Caroline Goutal.

19-20. Costume d'automne en étoffe de fantaisie, vu par devant. — Robe princesse avec demi-ceinture en velours fermée par une boucle. Au bas de la jupe, plissé de faille. Gilet-tablier en velours marron; la seconde moitié du tablier est en faille



14. ROSACE AU CROCHET.

marron foncée. Manches longues en velours avec revers et biais de faille.

Même costume, vu par derrière. — Jupe longue, garnie au bas d'un plissé et, plus haut, d'un effilé à boules commençant de côté; quatre très-gros boutons figurent tablier fermé sur le côté; le bas du milieu est légèrement froncé sous les boutons. La frange à boules remonte obliquement jusqu'au bas de la taille. Collet carré, bordé de velours.

Modèle de la maison Tainturier, 48, rue des Jeûneurs.

21-22. Toilette en faille noire, dos et devant. — Le bas de la jupe est garni de cinq rangs de plissés formant choré. Le tablier est plissé en long à l'écoissaise; il est encadré dans deux panneaux garnis de passementerie avec effilé au bas. Corsage-cuirasse ouvrant sur un gilet boutonné au milieu et encadré également dans la même passementerie, qui tourne autour de la basque. Autour du cou, collet rabattu fermé

Par un nœud. Manches longues et justes, garnies au bas d'un revers de passementerie.

Même toilette, vue par derrière. — Jupe longue; au bas, cinq rangées de volants. Le lè de côté forme trois grands plis en long encadrés d'un effilé; au milieu, derrière, la jupe, unie et ornée seulement d'un rang de large passementerie, est terminée au bas par un haut effilé tombant sur les volants. Le corsage forme habit; les pans sont bordés de la même passementerie avec effilé. Le collet tombe carré sur le dos.

Modèle de chez M<sup>me</sup> Pasquet, 53, rue Neuve-Saint-Augustin.



16. DENTELLE CROCHET ET LACET ONDULÉ.

PLANCHE COLORIÉE

1. *Chapeau fermé en velours vert myrte.* — Autour de la forme, d'un côté, draperie de faille deux tons bordée d'un liséré tilleul; de l'autre, plumes vertes. Devant, ailes d'oiseau d'un vert foncé assorti. Brides en

faille deux tons pareilles à la draperie.

2. *Chapeau fermé en velours marron.* — Derrière, fleurettes jaune clair. Devant, barrette et nœuds en faille loutre, surmontés d'une touffe de plumes marron clair.

3. *Toque de jeune fille en velours loutre avec le fond en faille crème.* — Derrière, nœud tombant, loutre et crème. Devant, sur le front, petit ruché crème. Au-dessus, plume loutre plus claire que le velours; têtes d'oiseau et feuillage vert.



18. CHAPEAU D'AUTOMNE.

4. *Toque de jeune fille en velours loutre avec ornement et nœud en faille jaune clair deux tons.* — Au sommet, ailes vertes et plume jaune clair. Devant, palme en plumes jaunes deux tons, celles du milieu plus foncées.

5. *Chapeau de jeune dame en velours vert myrte.* — De-

vant, torsade crème et myrte; au-dessus, par devant, oiseau à tête rouge piqué dans un nœud vert; le fond est formé de faille tilleul recouverte d'une résille vert foncé, sur laquelle retombent de longues plumes. Brides en faille vert myrte.

6. *Chapeau de jeune dame en feutre crème.* — Le fond est entouré de faille rouge; une plume crème est posée au sommet; une seconde plume rouge sort d'un ornement en faille crème et retombe derrière sur un nœud rouge placé en catogan.

Ces six jolis modèles de chapeaux viennent de chez M<sup>me</sup> Caroline Goutot, avenue de l'Opéra, 55.

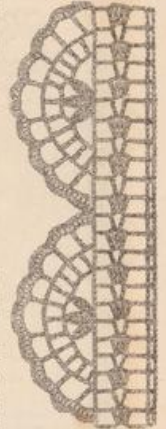
LA FEMME CHEZ ELLE

ET DANS LE MONDE

Nous venons de mettre en vente la quatrième édition de l'intéressant ouvrage de M<sup>me</sup> MARIE DU SAVERNY, *La Femme chez elle et dans le monde.*

Le succès de cet ouvrage, quoique prévu, a dépassé notre attente. Il est impossible, en effet, de trouver un livre à la fois plus attrayant dans la forme, plus utile et plus pratique quant au fond. M<sup>me</sup> Marie du Saverney, avec l'autorité d'une vraie femme du monde, d'une savante maîtresse de maison, d'une mère tendre et intelligente, donne à son public féminin les plus excellents conseils sur le rôle complexe que la femme est appelée à jouer dans la société et dans la famille.

Le prix de ce volume, imprimé avec luxe sur beau papier glacé et satiné, est de 5 fr., pris dans nos bureaux. On peut le recevoir franco par la poste, en envoyant un mandat-poste de 5 fr. 50 à l'administrateur de la *Revue de la Mode*, 42 et 45, quai Voltaire, à Paris.

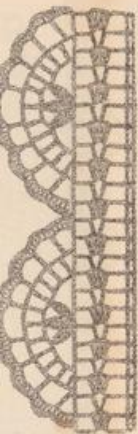


17. DENTELLE CROCHET.



19 ET 20. COSTUME D'AUTOMNE EN ÉTOFFE DE FANTAISIE, VU PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

aus, par devant, oiseau  
 t; le fond est formé de  
 vert foncé, sur laquelle  
 en faille vert myrte.  
 et crème. — Le fond est



7. DENTELLE CROCHET.

public féminin les plus  
 se que la femme est ap-  
 la famille.  
 e luxe sur beau papier  
 dans nos bureaux. On  
 e, en envoyant un man-  
 our de la Revue de la  
 is.



*Robinson imp. Paris*

*A. G. Galle*

6<sup>e</sup> Année N<sup>o</sup> 302

Dimanche 14 Octobre 1877

# RÉVUE DE LA MODE

*Gazette de la Famille*

13, Quai Voltaire à Paris

*Chapeaux de M<sup>lle</sup> Couton, 55, Avenue de l'Opéra*

*Châleaux de la Parfumerie Ninon, 11, rue de quatre Septembre*

Beaucoup de  
nier ne nous in  
faire tout seul.

une contrainte  
boya, dont la m  
Saint-Honoré), v  
fait des tissus ex  
marine piqué de  
vert myrte ave  
vert pointillé de  
os jolies fantais  
tels costumes à  
mon dire, en dé  
Voici une robe

COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

Beaucoup de revenants du beau et du vilain sexe. Ce dernier ne nous inquiète guère. Il est accoutumé à se tirer d'affaire tout seul. Occupons-nous donc du premier, qui a toutes

nos sympathies et qui en ce moment a plus besoin que jamais de nos conseils. On voit arriver toutes nos jolies Parisiennes avec leur robe de demi-saison un peu fanée et leur chapeau de paille un peu beaucoup fatigué. Les cerises, les prunes et les groseilles, retour des eaux, font, je l'avoue, une singulière mine en cette saison, malgré la belle fin de l'automne. J'espère qu'on ne va pas inventer pour leur succéder de gentilles poires duchesses ou de mignonnes citronnelles. Rien d'impossible, cependant, en fait d'étrangéités de ce genre. On fait bien de fort belles garnitures, très-chères, mais originales, en marrons d'Inde, s'échappant de la co-

que entr'ouverte. Pourquoi n'en pas mettre une poignée sur son chapeau? Il y a beau temps qu'en fait de modes, j'ai cessé de m'étonner.

Parlons un peu des robes. Les pauvres couturières tâtonnent pour dénicher du nouveau. Elles ont fort à faire. Les étoffes, il faut le dire, ne prêtent pas toujours à des combinaisons élégantes. Les plus belles sont, sans conteste, les velours frappés deux tons, le fond clair et doux et le velours proprement dit de nuance foncée. Mais, quant à la série de petites étoffes dites bourrettes, peluchettes, etc., elles sont difficiles à traiter. On est donc très-heureux de trouver



21 ET 22. TOILETTE EN FAILLE NOIRE, VUE PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

une couturière qui sache en tirer un joli parti. M<sup>me</sup> Dubois, dont la maison vous est bien connue (31, rue d'Anjou-Saint-Honoré), vient à notre secours. Ses fabricants lui ont fait des tissus exclusifs aussi gentils que possible, fond bien mariné piqué de points colorés, bronze tissé de soie paille, vert myrte avec peluchette rose vert doux, cachemire gros vert pointillé de chenille de couleurs vives et variées. Avec ces jolies fantaisies, M<sup>me</sup> Dubois a su exécuter de très-gentils costumes à des prix raisonnables. Je vais, à l'appui de mon dire, en décrire deux ou trois.

Voici une robe princesse en lainage bronze garnie d'un

haut volant à dents retournées formant la boucle, et liséré d'une fine sontache de laine rouge. Le devant de la robe, tout d'une pièce, est en magnifique velours ciselé bronze. Le vêtement en laine, demi-long, tout doublé de soie, est également garni de velours ciselé. Cette toilette complète, à la fois simple et élégante, est de 300 fr. Et l'on sait que le velours frappé ne se fait pas en petite qualité.

Un autre costume en cachemire vert foncé, chenillé de vert pointillé de plusieurs nuances, compose une jolie toilette du prix de 300 fr. Jupe et polonoise sont garnies de faille gros vert.

Comme toilette plus habillée, je citerai encore celle-ci : jupe en faille mousse joliment garnie, tunique d'une coupe nouvelle en tissu laine et soie. Ce costume valait 375 fr., et l'on remarquera que la parure en crêpe lisse des manches et du corsage se trouve comprise dans ce prix, ainsi que la balayuse toute cousue à la jupe. Beaucoup de couturières vous font encore payer ces objets à part, et l'on en a pour 20 ou 25 fr. d'inattendu.

Pour avoir des toilettes garnies de passementeries, il faut mettre de 800 fr. à 1,200 fr. Si l'on veut des effilés ou des plaques, cela est toujours très-cher; mais on peut être très-

bien habillée sans ces choses coûteuses qui n'embellissent pas toujours.

« Quand il fait beau, prends ton manteau », dit un sage proverbe. Que les derniers beaux jours ne nous empêchent pas de nous occuper des fourrures. C'est le moment. Je suis donc allée pour mes lectrices chez le fourreur dont j'ai parlé, et voici mon rapport.

Les trois fourrures principales de la saison seront : le castor naturel et le castor lustré (noir), la loutre du Kamtschatka naturelle et lustrée (noire) et la loutre de mer, enfin le skungs naturel et le skungs lustré (noir).

Je ne puis donner ici qu'un aperçu des prix. Toutes les fois que j'indiquerai une largeur en centimètres, je prie de bien remarquer que cette dimension est toujours celle de la peau même, mais que la surface occupée par le poil de la fourrure est toujours plus large d'un tiers environ. Ceci est très-important pour se rendre compte de la largeur des garnitures qu'on voudrait se faire exécuter au mètre.

Le castor naturel, très-jolie fourrure pour garnir des manteaux, et même certain genre de costumes, vaut 25 francs le mètre sur une largeur de 10 centimètres, et 18 francs sur une largeur de 4 centimètres. Il faut calculer sur un prix d'environ 2 fr. 50 par centimètre. Le castor lustré (noir) est au même prix, à peu de différence près.

La loutre lustrée est plus flatteuse à l'œil et va peut-être mieux avec les étoffes noires, mais la fourrure naturelle est d'un usage plus solide.

Le skungs est toujours une bonne fourrure de nuance tranquille et allant bien au teint. On en trouve de qualités différentes et de prix variant entre 8 fr. et 25 fr. le mètre. Naturel, en 7 cent. de large, il vaut 11 fr. le mètre; — en 5 cent., 8 fr.; — en 4 cent., plus beau, très-fourni, 15 fr. le mètre; — et le plus beau, en 7 cent. de large, vaut 25 francs.

Le skungs lustré (noir) suit à peu près la même progression.

La loutre du Kamtschatka est une fourrure beaucoup plus fine, plus belle, et par conséquent plus chère. Naturelle, elle vaut 34 francs le mètre en 2 centimètres de largeur. Lustrée (noire), son prix est de 27 francs en 2 centimètres de largeur. Elle s'emploie pour garnitures de confections et pour costumes.

La loutre de mer, dont la fourrure est très-rare, ressemble à un velours épais et dru. On en garnit des chapeaux, mais on l'emploie principalement pour faire des pardessus; la fourrure en dehors, bien entendu. Un vêtement semblable, d'une longueur suffisante, sans descendre aux genoux, garni autour d'une bande en castor naturel qui le relève beaucoup, vaut de 700 à 800 francs en très-belle qualité. Ce genre de confection ne se met guère qu'en voiture, car, chose singulière, la peau de la loutre de mer, qui végétait un amphibie, craint les gouttes de pluie.

La classique petit-gris s'emploie toujours pour doubler la classique rotonde, véritable tente protectrice de la femme élégante et frileuse. On fait que le dos et le ventre du gris sont d'un prix très-différent, et que mille fourrures ne prête davantage au mélange douteux du lapin de choux ou de garenne. On fera donc prodigieusement de n'en acheter que dans une maison sûre et de n'avoir absolument aucune confiance dans les « bons marchés étonnants » qu'on vous offre dans bien des maisons. Une rotonde en dos de petit-gris véritable et beau vaut : deux nappes de fourrure, 290 fr.; faille, 100 fr.; façon, 50 fr. environ; total, 350 fr., et l'on aura un meuble de toilette excellent et beau jusqu'à sa fin.

Si l'on ne veut pas y mettre cette somme, on peut très-bien se contenter d'une rotonde en ceinture de petit-gris : deux nappes, 180 fr.; faille moins belle, 80 fr.; façon, 30 fr. au moins; total, 290 fr.

Comme économie, je ne conseillerai jamais, si on a le choix, d'acheter de la fourrure bon marché. C'est comme les bijoux : très-beau ou rien.

Dans le prochain courrier, nous parlerons des fourrures de fantaisie, des bons et des mançons.

MARIE DE SAVERNY.

Nous publierons dans notre prochain numéro une nouvelle série de confections d'automne et d'hiver.

Nous avons aussi en préparation une collection très-variée de costumes d'enfants et de fillettes. Quelques-uns de ces costumes paraîtront également dans notre prochain numéro. Nous donnerons en même temps, suivant notre coutume, les patrons imprimés des plus nouveaux modèles.

Nous rappelons, en outre, à nos lectrices, que nous tenons à leur disposition les patrons découpés de n'importe quel costume, au prix de 1 fr. 50 par patron découpé en papier (port compris).

Prix du patron, rendu franco hors de France, 2 fr.

Les libraires font volontiers plusieurs éditions d'un beau livre. Ainsi ferons-nous avec les belles étoffes de la maison Le Houssel, qui, malgré sa situation centrale, — rue Anber, 1, — les donne à des prix raisonnables, relativement à leur bonne qualité. Outre les souples et solides cachemires de l'Inde (lisière chinée à jour, marque de fabrique), dans l'imposante largeur desquels (1 m. 80) on peut presque se tailler

les fameuses robes sans coutures d'autrefois, il y a le léger cachemire Thibet en trois teintes si douces : gris beige naturel, écru et havane. Et pour les toilettes blanches, toujours de si grand goût, quand on ne veut ni faille, ni satin, voilà des cachemires de l'Inde avec dessins à jours, d'une légèreté aérienne, si finement travaillés qu'on dirait une dentelle de laine.

Le Thibet-Victoria se fait en toutes teintes; il y en a peut-être six cents nuances à choisir.

On risque de ne jamais se décider; mais où l'embarras du choix est au moins aussi grand, c'est dans la nombreuse famille des beaux tissus de soie pour robes élégantes, foulards unis et clairs; le Kion-Siou compte dix teintes différentes : blanc, ciel, perle, cendré, saule, tilleul, marron, myrte, prune, noir. La *Haitienne*, charmant tissu ajouré, vral treillage de soie où s'enferment les élégants oiseaux de la mode, offre vingt deux teintes, dont voici un aperçu : rose, bronze, olive, bleu, indigo, saule, bouton d'or, etc. On en est hors d'haleine; mais on les petites pièces d'or sautent toutes seules hors du porte-monnaie, c'est quand on contemple la variété charmante des délicieuses crêpes de Chine. Toutes ces merveilles, la maison Le Houssel a su les amener d'Orient pour les belles Parisiennes.

Le 13 octobre, il y aura foule dans toute la rue Montreuil et dans la rue des Bons-Enfants. La circulation sera interceptée par une véritable barricade humaine. Pourquoi cet énorme rassemblement?

En vous mêlant à cette affluence de monde, vous n'apercevrez que des femmes élégantes, à la figure épanouie, des mères de famille intelligentes et économes.

Il ne s'agit ici que d'une bataille pacifique livrée par le *Coin de Rue* à la concurrence qui sera rudement atteinte. La maison, fermée plusieurs jours pour les préparatifs, inaugure la liquidation de ses marchandises d'hiver. On sait que l'ancien propriétaire, après être arrivé au plus haut degré de prospérité, a abdiqué volontairement, ni plus ni moins que l'heureux Charles-Quint, entre les mains de jeunes et intelligents directeurs qui livrent au public, avec un énorme rabais, 10 millions de marchandises cédées par leur prédécesseur. C'est un débat intelligent qui leur mérite les applaudissements enthousiastes de l'innombrable clientèle du *Coin de Rue*.

Tapis, meubles, tentures, velours, soieries, fourrures, confections, qui portent l'estampille de la mode du jour, toiles, lingerie, gants, articles de Paris; tout cela va être enlevé d'assaut.

Une exposition trimesestrielle au *Coin de Rue* a toujours été un événement commercial, intéressant au plus haut point la coquetterie féminine.

Cette liquidation a un caractère d'une bien autre importance par les occasions qu'elle offrira au public, occasions comme il ne s'en est jamais vu, et comme on n'en verra plus. Toutes les femmes qui ont le feu sacré de l'économie vont s'y apprivoiser pour longtemps.

Dès que le *Coin de Rue* aura épuisé ce stock colossal de 10 millions, nous verrons ses galeries, magnifiquement restaurées, resplendir, pour le printemps prochain, de nouveautés inédites.

## LES PRÉSEANCES

Voilà le moment où la chasse, les vendanges, la fin des saisons d'eaux ramènent dans les villas et les châteaux hostiles leurs propriétaires fatigués des voyages. On se réunit, on invite famille, amis, fonctionnaires du Gouvernement, fractions du pouvoir et de l'autorité sous ses formes nombreuses. Bien des maîtres de maison s'écrivent pour m'adresser des questions sur la manière de recevoir les hauts fonctionnaires et surtout sur la délicate question des préséances. Voici une liste que j'ai dressée pour répondre en bloc à beaucoup de lettres. Tel doit être, dans les réunions particulières, l'ordre général dans lequel se rangent les autorités religieuses, civiles et militaires :

### RANGS ET PRÉSEANCES

- Les ministres;
- Les présidents des grands corps de l'État;
- Les maréchaux ou amiraux;
- Le premier président de la cour de cassation;
- Le premier président de la cour des comptes;
- Les généraux commandant les corps d'armée;
- Les préfets maritimes;
- Le premier président des cours d'appel;
- Les archevêques;
- Les évêques;
- Les généraux de division;
- Les préfets;
- Les généraux de brigade;
- Les sous-préfets;
- Les présidents de tribunal civil;
- Les présidents de tribunal de commerce;
- Les maires.

Cette liste n'est pas exactement la même que celle qui sert à régler les cortèges dans les cérémonies publiques : elle est faite, je le répète, pour les réceptions particulières. Ainsi, dans le cérémonial officiel, l'évêque a rang après le général de brigade commandant un département; mais on comprend toutes les raisons de haute bienséance qui nous l'ont fait passer immédiatement après l'archevêque.

La maîtresse de maison passe la première pour se rendre dans la salle à manger. Elle désigne la personne qui doit lui offrir le bras.

Au retour, le maître de la maison passe le premier, la maîtresse ferme la marche.

Ceci n'est cependant pas invariable et peut changer dans certaines circonstances.

Quand on a l'honneur de recevoir M<sup>r</sup> l'archevêque ou l'évêque, le domestique doit annoncer :

« Monseigneur est servi. »

Un prêtat qui a rang d'archevêque ou d'évêque peut offrir le bras à la maîtresse de la maison. Au-dessous de ce rang, un prêtre n'offre jamais le bras à une femme.

La maîtresse de la maison peut ne pas accepter le bras que lui offre Monseigneur; alors elle marche simplement à côté de lui pour se rendre dans la salle à manger.

Dans un dîner officiel ou de cérémonie, on écrit sur les cartes du menu :

« M. le baron ou M. le comte de Z..., en ajoutant le titre de sa fonction.

Dans un dîner ordinaire, on écrit seulement : « M. le baron Z..., » sans ajouter son titre de fonctionnaire.

Il faut également avoir soin de mettre en entier :

« M. le général de division un tel. »

Il y a encore mille nuances délicates que l'habitude du monde apprend à ceux qui reçoivent beaucoup; mais il n'est impossible ici de les indiquer toutes. — M. DE S.

## L'IDOLE

(Suite et fin)

La marquise Myriam, revenant du village, était entrée dans le salon où l'attendait le visiteur inconnu. M. de Brie y appuya au chambranle de la croisée, elle demeura sur le seuil et, pendant plusieurs minutes, ils n'avaient point trouvé la force de se rien dire. Enfin Maxence mit un genou en terre :

« Cette fois, dit-il, avais-je mérité de vous voir ? »

Elle ne répondit que d'un signe. Il se releva et prit sa main qu'elle ne défendit pas :

— Laissez-moi croire, reprit-il, que j'ai été seul à souffrir.

— Ne le pensez point, murmura-t-elle. Vous vous trompez peut-être.

Puis assis tous deux côte à côte, ils causèrent longuement. Ce n'étaient pas des projets d'avenir qu'ils formaient. Le présent les enveloppait, les menaçait encore.

— Je crois, dit Maxence, que votre père a promis...

Elle l'arrêta d'un geste.

— Il a promis de ne rien empêcher, répondit-elle. Trouvez-vous que cela soit assez ? Je veux voir votre main dans la sienne. Je veux qu'il vous pardonne, et je veux être sûre que vous lui avez pardonné.

C'est alors que le commandant et M. d'Avrigné se firent voir. La marquise Myriam reçut les sincères embrassements de son grand-oncle et l'on tint conseil. Qui se chargerait d'aller à Kernoenvoy chercher le dernier mot du baron Hector ?

Myriam qui écoutait en silence se leva tout à coup et dit :

— Ce ne doit être que moi.

Une heure après, elle montait dans la berline avec l'amiral qui devait l'accompagner seulement jusqu'au bout de Kernoenvoy et ne pas se montrer au château. Martin Battaille prit place sur le siège. Myriam dans la voiture était muette, si grave et si ferme que l'esprit alerte et moqueur de M. d'Avrigné se remplissait d'une superstition incommode.

— Je crois décidément qu'il y a de la déesse en elle, murmura-t-il; j'ai failli autrefois commettre une erreur bien pire que de marier Robert à notre pauvre méchante petite dame de la Volandière. Je voulais alors pour lui une créature supérieure; ma nièce l'est été trop, beaucoup trop. Allez ! Tout est bien qui finit bien !... A la vérité, tout ceci n'est pas encore fini.

Il s'agita un moment, étouffa quelques bâillements maussades et, comprenant que le sommeil demeurerait le plus fort, cessa la lutte et s'endormit. Au pied du château il fallut le réveiller. Il rouvrit brusquement les yeux, aperçut l'ombre des tours et frissonna.

— Myriam, dit-il, est-ce que vous allez entrer vraiment toute seule dans ce logis noir ? Sans compter que si le maître n'en est point changé, son âme est bien plus noire encore...

— Pourquoi serait-il changé ?

« Monseigneur, dit la marquise, ce logis noir est celui où j'ai été élevée; il me sera toujours plus cher qu'aucun autre



même que celle qui  
 réminiscences publiques :  
 options particulières.  
 que a rang après le  
 département; mais on  
 épiantement qui nous  
 l'archevêque.  
 mères pour se rendre  
 personne qui doit lui  
 passe le premier, la  
 et peut changer dans  
 Mer l'archevêque ou  
 ou d'évêque peut offrir  
 u-dessous de ce rang,  
 même.  
 pas accepter le bras  
 marche simplement à  
 e à manger.  
 onie, on écrit sur les  
 ..., en ajoutant le titre  
 seulement : « M. le ban-  
 tionnaire,  
 tre en entier :  
 stes que l'habitude du  
 nt beaucoup; mais il  
 utes. — M. DE R.  
 E  
 u village, était entrée  
 re inconnu. M. de Briey  
 e, elle demeurait sur le  
 s n'avaient point trouvé  
 nec mit un genou en  
 de vous voir?  
 Il se releva et prit sa  
 e. J'ai été seul à souffrir.  
 elle. Vous vous trompe-  
 mes causèrent longue-  
 venir qu'ils formaient.  
 pait encore.  
 le père a promis...  
 e, répondit-elle. Trouvez-  
 votre pied main dans la  
 e, et je veux être sùre  
 M. d'Avrigné se fient  
 sincères embrassements  
 asseil. Qui se chargerait  
 devrai mot du baron  
 leva tout à coup et dit :  
 ans la berline avec l'a-  
 nement jusqu'au bout de  
 un château. Martin Ba-  
 dans la voiture était  
 esprit alerte et moqueur  
 apostrophe incommode.  
 le la déesse en elle, mur-  
 mettre une erreur bien  
 pauvre méchante petite  
 alors pour lui une créa-  
 ture, beaucoup trop. Al-  
 ... A la vérité, tout ceci  
 quelques bâillements mau-  
 sement demeurait le plus  
 u pied du château il fallut  
 les yeux, aperçut l'ombre  
 vous aller entrer vraiment  
 compter que si le maître  
 bien plus noire encore...  
 le logis noir est celui où  
 plus cher qu'aucun autre

au monde, et je vous rappellerai que vous parlez de mon père.  
 — C'est, ma foi, vrai !... Je vous demande pardon.  
 Il descendit de la voiture. Il s'éloignait, quand tout à coup  
 revenant sur ses pas :  
 — J'ai demandé pardon à vous, s'écria-t-il, mais pas à  
 lui... Oh! non, mille fois non! À lui, jamais!  
 La berline monta la rampe du château, la porte ogivale  
 s'ouvrit. Au bruit des roues, le seuil des portes et les fenê-  
 tres des communs se peuplèrent, et dans le vieux Kerno-  
 venoy il n'y eut qu'un cri : « Madame la marquise! Made-  
 moiselle! » Le château demeurait rempli du souvenir de  
 l'adorable enfant qu'on y avait vu grandir et qui en avait  
 été la vie et la parole. Les servantes accoururent pour ai-  
 der leur jeune maîtresse à descendre et baisèrent les mains  
 de l'Idole.  
 Myriam enfin délivrée de ces empresses et de ces ca-  
 resses s'avança vers sa belle terrasse suspendue au-dessus  
 des flots. C'est là que Martin la rejoignit. Il n'avait pas seu-  
 lement à lui apprendre que le baron Hector n'était pas en ce  
 moment au donjon, mais aussi qu'on ne l'y voyait presque  
 plus. Depuis deux ans, le maître vivait dans une solitude  
 farouche; prenant ses repas dans la chambre de la tour, le  
 matin en chasse, le jour dans son yacht sur la baie, quel-  
 quefois seul dans une barque légère chargée de tant de voiles  
 que c'était tenir le vent et la mer. Aussi le bruit courait-il  
 par les gens qu'il avait résolu de « finir par l'eau. »  
 Car on croyait toujours qu'il voulait fuir.  
 Myriam, sans répondre, entra dans le logis, le parcourut  
 et, pensive, arriva à cette chambre de la tour qui avait vu,  
 dix-sept ans auparavant, l'explosion de la folie et cruelle  
 tendresse dont le baron avait vécu et dont il pouvait encore  
 mourir. La porte n'était point fermée, la marquise alla  
 d'abord à la grande croisée qui s'ouvrait sur la mer. La brise  
 avait de nouveau chargé depuis le matin et soufflait du sud-  
 ouest; le ciel était chargé de nuées rougeâtres, le flot était  
 houleux et sinistre.  
 De l'autre côté de l'entrée, du petit port, il y avait une  
 grève sablonneuse au pied de la falaise, mais ce lit de sable  
 était un piège. Il se prolongeait sous l'eau parmi des rocs aigus  
 et tranchants jusqu'à un îlot colossal qu'on appelait la  
 Roche-Mahé, où venait se briser un courant violent arrivant  
 du large. La plage de Roche-Mahé était interdite l'été aux  
 baigneurs de la station; la vague y était énorme. A marée  
 haute, un remous effrayant s'y produisait autour de ce géant  
 de granit; la légende racontait que les anciens seigneurs de  
 Kernoovenoy jetaient là leurs prisonniers pendant la  
 nuit; le matin on retrouvait sur le sable, où le remous les  
 avait rapportés, leurs os broyés et leurs chairs sanglantes.  
 Myriam n'avait jamais cru à la barbarie de ses ancêtres et  
 sans doute avait-elle bien raison. Mais ce jour-là les lames  
 étaient si hautes et le tourbillon d'eau et d'écume qui se pré-  
 cipitait autour de la Roche-Mahé avait un aspect si menaçant  
 qu'elle ne put s'empêcher de tressaillir. Au même instant,  
 elle eut une exclamation de surprise.  
 Un cavalier venait de tourner le pied de la falaise qu'il  
 avait suivi sur l'autre bord et lui apparut sur la grève. C'était  
 lui, c'était son père. Elle se pencha vivement à la fenêtre,  
 agita son mouchoir; le cavalier ne la vit pas, il ne regardait  
 que les flots.  
 Tout à coup... Les yeux de la marquise Myriam devenaient  
 de la nuit de quelque vision diabolique... Elle voulut  
 crier, la voix expira sur ses lèvres... Elle voulut joindre  
 les mains pour prier, ses bras inertes le long de son corps  
 refusèrent de la servir... Elle reculait machinalement au  
 fond de la chambre; son cœur essa de battre; elle tomba  
 évanouie sur le parquet.  
 Le cavalier, là-bas, pressait les flancs de sa monture, es-  
 sayant de la lancer contre la vague hurlante. La tête résis-  
 tait et se calait et une effroyable lutte s'engagea. Voilà  
 ce qu'avait vu Myriam. Si le maître l'emporait dans cet  
 horrible duel, si le cheval se faisait envelopper par la lame  
 perdue, le tourbillon allait les saisir tous les deux. Les os  
 broyés et les chairs sanglantes ne seraient plus une légende.  
 Le baron cherchait la mort, il devait fuir par l'eau.  
 Le cheval, heureusement, continua de se défendre, l'in-  
 stinct de la bête demoura le plus fort; le baron, désarçonné,  
 roula sur le sable. Alors, se relevant meurtri, il se croisa  
 les bras, mesura le gouffre des yeux et fit quelques pas en  
 avant. La vague arrivait... Il recula, baissa le front et s'é-  
 loigna lentement. Bientôt il retrouva son cheval, relevé  
 docile depuis qu'il avait cessé de voir le danger, sa remède en  
 selle et regagna Kernoovenoy au galop...  
 ... Myriam entendit à son oreille quelques paroles sup-  
 pliantes, sentit un baiser sur son front et se ranima dans  
 les bras de son père. Elle ouvrit les yeux, et, revoyant ce  
 visage autrefois tant aimé, tant admiré, qui était devenu  
 celui d'un vieillard, elle le saisit entre ses mains :  
 — Grand Dieu! dit-elle, est-ce bien vous?  
 — Je devine la cause de votre évanouissement, répondit  
 le baron d'une voix sourde en tendant le bras vers la croi-  
 sée : vous êtes là, vous n'avez vu. Je vous aurai donc  
 donné successivement tous les spectacles qui pouvaient m'at-  
 trister votre mépris et votre pitié!  
 — Père, fit-elle, je ne sais ce que vous voulez dire; je n'ai  
 pas su me défendre contre une émotion bien naturelle en me  
 voyant à Kernoovenoy. La pensée de ne retrouver près de  
 vous m'a sûrement ôté mes forces...

Elle n'acheva point, car elle vit deux larmes tombant des  
 yeux du baron.  
 — Comme vous meurtrez mal, dit-il, et comme je suis bien  
 convaincu!  
 Le soir de ce grand jour, malgré la tempête qui l'empor-  
 tait décidément sur la Prédure et soulevait avec fracas les  
 flots de la baie, M. de Kernoovenoy et la marquise Myriam  
 reconquirent à travers les jadis jusqu'à la grande porte  
 M. d'Avrigné qu'on avait envoyé chercher dans le village et  
 qui avait diné au château. L'amiral allait remonter en voi-  
 ture et retourner à Saint-Hélo.  
 Tandis que le baron donnait quelques ordres, l'amiral  
 s'approcha de l'oreille de sa petite-nièce :  
 — C'est bien dit, c'est bien décidé pour cette fois, mur-  
 mura-t-il, je ramène notre comte Maxence.  
 — Oui, dit-elle; mais je vous en prie, n'allons point trop  
 vite. Ménageons celui qui peut encore souffrir.  
 — Parbleu! il l'a échappé belle! il ne se doute guère que,  
 n'ayant rien à faire dans votre maudit village, je me pro-  
 menais là-bas sur l'autre grève... Quand je songe que j'ai un  
 neveu de cinquante ans tout à l'heure qui s'était mis en tête  
 de finir comme un héros de Walter Scott!...  
 — Monsieur! fit Myriam d'un ton suppliant.  
 — Bah! repit M. d'Avrigné, rassurez-vous, il n'y a rien  
 de tel que d'avoir voulu se tuer et de s'être manqué pour re-  
 trouver du plaisir à vivre. Quand un fou comme votre père  
 s'avise de revenir à la raison, il revient de si loin qu'il y a  
 de l'espérance!  
 L'amiral partit, M. de Kernoovenoy et la marquise regagnè-  
 rent la maison. Myriam marchait appuyée au bras de son  
 père.  
 — Je pense, dit le baron Hector, que votre oncle d'Avri-  
 gné doutait encore de ma résolution. Il ne peut croire que je  
 consente à recevoir à Kernoovenoy M. de Briey. Aussi vous  
 a-t-il parlé quelque temps à l'oreille. Il cherchait auprès de  
 vous la confirmation de mes dernières paroles.  
 — Moi, répondit Myriam d'une voix tremblante, je ne  
 doute point... Seulement une crainte me reste... Père, si  
 vous allez m'aimer moins?...  
 — Chassez cette crainte, ma chérie, dit-il en l'embras-  
 sant. Vous serez encore mon unique bien. Mon âme sera tou-  
 jours toute pleine de vous, si mon orgueil en est moins  
 ivre. Je n'ai juré que l'Idole.  
 Le baron Hector était-il sincère ou n'était-il que vaincu ?  
 FIN  
 PAUL FERRÉ.  
 Immédiatement après la Vieille Fille, de M. Philippe Ger-  
 faut, dont on lira ci-dessous les premières pages, nous com-  
 mencerons la publication d'un ouvrage charmant de  
 M<sup>lle</sup> Nelly Lieutier, écrite spécialement pour les lectrices de  
 la Revue de la Mode.  
 LA VIEILLE FILLE  
 Marguerite de la Salle à M<sup>me</sup> de Foignes.  
 1<sup>er</sup> juillet 1866.  
 Vous m'avez demandé, madame et amie, de vous dire ma  
 vie, circonstance par circonstance, sinon jour par jour. J'ai-  
 merais mieux vous la dire les yeux dans les yeux, mes cou-  
 des appuyés sur vos genoux, assise sur un petit tabouret, à  
 vos pieds, comme lorsque vous étiez notre voisine et que  
 vous me serviez de seconde mère.  
 Pourquoi votre mari a-t-il préféré un étroit appartement  
 de Paris à votre château? C'est ce que je ne sais pas. Tout  
 ce que je sais, c'est qu'il vous a emmenée, qu'il m'a volé  
 l'amie de ma mère, ma grave conseillère, mon indulgent  
 confidente, et que je suis devenue orpheline une seconde  
 fois.  
 Pour vous raconter ma vie actuelle, il faut que vous com-  
 mencez bien mon caractère; pour cela, il faut remonter à  
 mon enfance.  
 Les enfants naissent avec un cerveau tout formé que l'é-  
 ducation modifie, poussant sa puissance jusqu'à utiliser les  
 défauts et à en faire les qualités, celle dot que la société  
 exige de nous et sans laquelle elle nous exécuté.  
 Comment l'activité physique devient-elle un jour de l'acti-  
 vité morale?  
 Comment le courage matériel devient-il de la force d'âme?  
 Comment l'impétuosité, qui va jusqu'à la colère, se trans-  
 forme-t-elle en patience qui va jusqu'à la résignation?  
 Il faut bien attribuer ces bonnes influences à l'éducation,  
 celle qui vient des livres, des bons exemples et de la parole  
 de Dieu!  
 Dans mon enfance, nous vivions à Paris, mon père, ma  
 mère, mon frère et moi. George était la petite fille, douce,  
 tranquille, poltrone. Il savait soudre; il ne quittait pas la  
 jupe maternelle; il craignait l'air du dehors, regardait des  
 images au coin du feu, fondait en larmes à la moindre gronderie,  
 avait peur des chevaux, des chiens, de l'obscurité et  
 des revenants.  
 Pour moi, on m'appelait le garçon, le diable. On ne sa-  
 vait pas le nombre des objets que j'avais cassés; je battais  
 les garçons et les filles aux Tuileries et les embrassais après  
 avec brusquerie. Le mouvement que je me donnais était tel  
 que j'aurais une paire de souliers en quinze jours et que mes  
 vêtements avaient toujours des accrocs.  
 Le placard aux joujoux était un hôtel des Invalides, il était  
 plein de mes victimes, car, dans ma cruauté, j'arrachais  
 des membres à mes poupées, auxquelles on venait de  
 têtes qu'une révolution en peut faire tomber.  
 Je ne pouvais m'attribuer à aucun ouvrage de femme;  
 dès que l'aiguille entrait dans mes doigts, ce qui arrivait à  
 mon premier essai, je jetais tout par terre. Je ne savais  
 rester assise, et je serais plutôt descendue par la fenêtre  
 que de ne pas aller à l'air, au dehors.  
 J'aurais fatigué un chasseur de Vincennes à la marche.  
 J'étais agitée, même la nuit, et je me levais toute droite sur  
 mon petit lit, proferant des paroles extravagantes, ou bien  
 voulant sortir « pour marcher », tout endormie que j'étais.  
 Mes colères sont restées célèbres dans la famille. Les tran-  
 quilles taquineries de mon frère les provoquaient. En les  
 poursuivant, un jour, j'escaladai une palissade; mon bras  
 se prit à l'une des pointes et je restai accrochée par ma  
 blessure.  
 Une autre fois, — il m'avait irritée avec un malin pla-  
 isir, — je franchis l'obstacle qui nous séparait; c'était une  
 porte vitrée dans laquelle je m'élançai tête baissée. On me  
 releva sanglante.  
 Il fallait bien utiliser une pareille ardeur qui, malheu-  
 reusement, n'était pas portée vers l'étude. J'étais toute pe-  
 tite et l'on me hissait sur un grand cheval. Quand la selle  
 tournait, je me mettais comme un sac de farine sur le dos  
 d'un âne et j'attendais patiemment que l'écurier du manège  
 vint me consolider sur ma monture.  
 On ne voulait pas me voir sauter des barrières; j'en sautai,  
 heureuse de cette seconde où l'on est lancé dans l'es-  
 pace et plus heureuse que l'oiseau qui est soutenu par ses  
 ailes de l'être soutenu par rien du tout. On m'apprit à sa-  
 ger, et ma créantive mère vint assister aux leçons.  
 J'avais dix ans alors. Je me souviendrai toujours de ma  
 troisième leçon : c'était celle où je devais faire accorder mes  
 jambes et mes bras, le point difficile de la natation. J'avais  
 une ceinture autour de la taille, et une corde, humiliante  
 comme la laisse d'un chien, me soutenait sur dix pieds  
 d'eau.  
 Tout à coup, la corde casse; mes pieds d'enfant vont heur-  
 ter les cailloux qui embourrent le matelas du lit de la Seine.  
 Ce choc me donne de l'élan; je remonte en faisant des mou-  
 vements de caniche, et je gagne l'échelle de l'établissement.  
 Ma mère, éloignée du bord de l'eau, n'avait rien vu; mais  
 le maître baigneur était sa veste pour se jeter à l'eau et opé-  
 rer le sauvetage. Il jugea bien de mon courage, car il me  
 dit :  
 — Je vais vous attacher avec une corde plus solide. Vou-  
 lez-vous encore sauter là-dedans ?  
 Et, pour lui prouver que je ne gardais pas rancune de cet  
 accident, je me précipitai, solidement attachée cette fois,  
 dans les dix pieds d'eau.  
 Je n'avais pas de chance avec les éléments. Un an plus  
 tard, pendant que je divertissais par mon balai un monsieur  
 qui attendait ma mère au salon pour lui faire sa visite, ma  
 jupe prit feu au foyer de la cheminée, et je me vis jusqu'à  
 mi-corps dans les flammes. J'avais entendu dire souvent  
 qu'en pareil cas il fallait s'envelopper de couvertures de  
 laine ou de tapis; je me roulai dans le tapis du salon, pen-  
 dant que le visiteur me regardait en tremblant, n'osant pas  
 me secourir.  
 — Ne criez pas! lui dis-je, maman viendra!  
 Il me trouva héroïque; moi, je le trouvai lâche.  
 De pareils accidents ne me calmaient pas. Ce qui me  
 calma tout à coup, ce fut l'époque du catéchisme et de la  
 première communion; il me sembla que je me montrais, à  
 ma première confession, convertie de crimes, chargée d'oppres-  
 sions, et que ma famille m'envoyait au catéchisme par ac-  
 quit de conscience, car j'étais irrévocablement damnée.  
 Je serrai mon costume de bain et mon amazone comme  
 un forçat cache sa casaque et son bonnet lorsqu'il sort ne-  
 core jeune du bagne. J'avais des colères que je réprimais,  
 comme un marin habitué à jurer qui s'arrête au soir en disant  
 mot, lorsqu'il a compris enfin qu'il offense le ciel. Et lorsque  
 vint ce rêve de la première communion, tout peuplé d'anges,  
 d'étoiles et de saints du paradis, j'y vins pure comme l'agneau  
 dépouillé de sa laine, qui n'était tenue, après tout, que par  
 la poussière du chemin.  
 J'étais chrétienne : c'est ainsi que commença une enfance  
 toute différente de l'autre. J'étais studieuse, m'aimant un  
 peu aux livres qui me plaisaient, dédaignant d'efforts et de  
 persévérance sur ceux que j'avais peine à comprendre,  
 m'appliquant à travailler ce que j'aimais le moins par es-  
 prit de pénitence.  
 Plus d'accroc à ma robe, plus de désordre dans les armoi-  
 res; le dé, le fil et les ciseaux faisaient bon ménage et ser-  
 vaient souvent. Ma parole était plus douce; ma tenue —  
 sauf un éclair dans les yeux de temps en temps — était ir-  
 reprochable.  
 Peus seize ans; alors je suivis ma mère dans le monde.  
 La danse me rappela le temps où je gambais à cheval, et

meurtrez mal, dit-il, et comme je suis bien convaincu!  
 Le soir de ce grand jour, malgré la tempête qui l'empor-  
 tait décidément sur la Prédure et soulevait avec fracas les  
 flots de la baie, M. de Kernoovenoy et la marquise Myriam  
 reconquirent à travers les jadis jusqu'à la grande porte  
 M. d'Avrigné qu'on avait envoyé chercher dans le village et  
 qui avait diné au château. L'amiral allait remonter en voi-  
 ture et retourner à Saint-Hélo.  
 Tandis que le baron donnait quelques ordres, l'amiral  
 s'approcha de l'oreille de sa petite-nièce :  
 — C'est bien dit, c'est bien décidé pour cette fois, mur-  
 mura-t-il, je ramène notre comte Maxence.  
 — Oui, dit-elle; mais je vous en prie, n'allons point trop  
 vite. Ménageons celui qui peut encore souffrir.  
 — Parbleu! il l'a échappé belle! il ne se doute guère que,  
 n'ayant rien à faire dans votre maudit village, je me pro-  
 menais là-bas sur l'autre grève... Quand je songe que j'ai un  
 neveu de cinquante ans tout à l'heure qui s'était mis en tête  
 de finir comme un héros de Walter Scott!...  
 — Monsieur! fit Myriam d'un ton suppliant.  
 — Bah! repit M. d'Avrigné, rassurez-vous, il n'y a rien  
 de tel que d'avoir voulu se tuer et de s'être manqué pour re-  
 trouver du plaisir à vivre. Quand un fou comme votre père  
 s'avise de revenir à la raison, il revient de si loin qu'il y a  
 de l'espérance!  
 L'amiral partit, M. de Kernoovenoy et la marquise regagnè-  
 rent la maison. Myriam marchait appuyée au bras de son  
 père.  
 — Je pense, dit le baron Hector, que votre oncle d'Avri-  
 gné doutait encore de ma résolution. Il ne peut croire que je  
 consente à recevoir à Kernoovenoy M. de Briey. Aussi vous  
 a-t-il parlé quelque temps à l'oreille. Il cherchait auprès de  
 vous la confirmation de mes dernières paroles.  
 — Moi, répondit Myriam d'une voix tremblante, je ne  
 doute point... Seulement une crainte me reste... Père, si  
 vous allez m'aimer moins?...  
 — Chassez cette crainte, ma chérie, dit-il en l'embras-  
 sant. Vous serez encore mon unique bien. Mon âme sera tou-  
 jours toute pleine de vous, si mon orgueil en est moins  
 ivre. Je n'ai juré que l'Idole.  
 Le baron Hector était-il sincère ou n'était-il que vaincu ?  
 FIN  
 PAUL FERRÉ.  
 Immédiatement après la Vieille Fille, de M. Philippe Ger-  
 faut, dont on lira ci-dessous les premières pages, nous com-  
 mencerons la publication d'un ouvrage charmant de  
 M<sup>lle</sup> Nelly Lieutier, écrite spécialement pour les lectrices de  
 la Revue de la Mode.  
 LA VIEILLE FILLE  
 Marguerite de la Salle à M<sup>me</sup> de Foignes.  
 1<sup>er</sup> juillet 1866.  
 Vous m'avez demandé, madame et amie, de vous dire ma  
 vie, circonstance par circonstance, sinon jour par jour. J'ai-  
 merais mieux vous la dire les yeux dans les yeux, mes cou-  
 des appuyés sur vos genoux, assise sur un petit tabouret, à  
 vos pieds, comme lorsque vous étiez notre voisine et que  
 vous me serviez de seconde mère.  
 Pourquoi votre mari a-t-il préféré un étroit appartement  
 de Paris à votre château? C'est ce que je ne sais pas. Tout  
 ce que je sais, c'est qu'il vous a emmenée, qu'il m'a volé  
 l'amie de ma mère, ma grave conseillère, mon indulgent  
 confidente, et que je suis devenue orpheline une seconde  
 fois.  
 Pour vous raconter ma vie actuelle, il faut que vous com-  
 mencez bien mon caractère; pour cela, il faut remonter à  
 mon enfance.  
 Les enfants naissent avec un cerveau tout formé que l'é-  
 ducation modifie, poussant sa puissance jusqu'à utiliser les  
 défauts et à en faire les qualités, celle dot que la société  
 exige de nous et sans laquelle elle nous exécuté.  
 Comment l'activité physique devient-elle un jour de l'acti-  
 vité morale?  
 Comment le courage matériel devient-il de la force d'âme?  
 Comment l'impétuosité, qui va jusqu'à la colère, se trans-  
 forme-t-elle en patience qui va jusqu'à la résignation?  
 Il faut bien attribuer ces bonnes influences à l'éducation,  
 celle qui vient des livres, des bons exemples et de la parole  
 de Dieu!  
 Dans mon enfance, nous vivions à Paris, mon père, ma  
 mère, mon frère et moi. George était la petite fille, douce,  
 tranquille, poltrone. Il savait soudre; il ne quittait pas la  
 jupe maternelle; il craignait l'air du dehors, regardait des  
 images au coin du feu, fondait en larmes à la moindre gronderie,  
 avait peur des chevaux, des chiens, de l'obscurité et  
 des revenants.  
 Pour moi, on m'appelait le garçon, le diable. On ne sa-  
 vait pas le nombre des objets que j'avais cassés; je battais  
 les garçons et les filles aux Tuileries et les embrassais après  
 avec brusquerie. Le mouvement que je me donnais était tel  
 que j'aurais une paire de souliers en quinze jours et que mes  
 vêtements avaient toujours des accrocs.  
 Le placard aux joujoux était un hôtel des Invalides, il était  
 plein de mes victimes, car, dans ma cruauté, j'arrachais  
 des membres à mes poupées, auxquelles on venait de  
 têtes qu'une révolution en peut faire tomber.  
 Je ne pouvais m'attribuer à aucun ouvrage de femme;  
 dès que l'aiguille entrait dans mes doigts, ce qui arrivait à  
 mon premier essai, je jetais tout par terre. Je ne savais  
 rester assise, et je serais plutôt descendue par la fenêtre  
 que de ne pas aller à l'air, au dehors.  
 J'aurais fatigué un chasseur de Vincennes à la marche.  
 J'étais agitée, même la nuit, et je me levais toute droite sur  
 mon petit lit, proferant des paroles extravagantes, ou bien  
 voulant sortir « pour marcher », tout endormie que j'étais.  
 Mes colères sont restées célèbres dans la famille. Les tran-  
 quilles taquineries de mon frère les provoquaient. En les  
 poursuivant, un jour, j'escaladai une palissade; mon bras  
 se prit à l'une des pointes et je restai accrochée par ma  
 blessure.  
 Une autre fois, — il m'avait irritée avec un malin pla-  
 isir, — je franchis l'obstacle qui nous séparait; c'était une  
 porte vitrée dans laquelle je m'élançai tête baissée. On me  
 releva sanglante.  
 Il fallait bien utiliser une pareille ardeur qui, malheu-  
 reusement, n'était pas portée vers l'étude. J'étais toute pe-  
 tite et l'on me hissait sur un grand cheval. Quand la selle  
 tournait, je me mettais comme un sac de farine sur le dos  
 d'un âne et j'attendais patiemment que l'écurier du manège  
 vint me consolider sur ma monture.  
 On ne voulait pas me voir sauter des barrières; j'en sautai,  
 heureuse de cette seconde où l'on est lancé dans l'es-  
 pace et plus heureuse que l'oiseau qui est soutenu par ses  
 ailes de l'être soutenu par rien du tout. On m'apprit à sa-  
 ger, et ma créantive mère vint assister aux leçons.  
 J'avais dix ans alors. Je me souviendrai toujours de ma  
 troisième leçon : c'était celle où je devais faire accorder mes  
 jambes et mes bras, le point difficile de la natation. J'avais  
 une ceinture autour de la taille, et une corde, humiliante  
 comme la laisse d'un chien, me soutenait sur dix pieds  
 d'eau.  
 Tout à coup, la corde casse; mes pieds d'enfant vont heur-  
 ter les cailloux qui embourrent le matelas du lit de la Seine.  
 Ce choc me donne de l'élan; je remonte en faisant des mou-  
 vements de caniche, et je gagne l'échelle de l'établissement.  
 Ma mère, éloignée du bord de l'eau, n'avait rien vu; mais  
 le maître baigneur était sa veste pour se jeter à l'eau et opé-  
 rer le sauvetage. Il jugea bien de mon courage, car il me  
 dit :  
 — Je vais vous attacher avec une corde plus solide. Vou-  
 lez-vous encore sauter là-dedans ?  
 Et, pour lui prouver que je ne gardais pas rancune de cet  
 accident, je me précipitai, solidement attachée cette fois,  
 dans les dix pieds d'eau.  
 Je n'avais pas de chance avec les éléments. Un an plus  
 tard, pendant que je divertissais par mon balai un monsieur  
 qui attendait ma mère au salon pour lui faire sa visite, ma  
 jupe prit feu au foyer de la cheminée, et je me vis jusqu'à  
 mi-corps dans les flammes. J'avais entendu dire souvent  
 qu'en pareil cas il fallait s'envelopper de couvertures de  
 laine ou de tapis; je me roulai dans le tapis du salon, pen-  
 dant que le visiteur me regardait en tremblant, n'osant pas  
 me secourir.  
 — Ne criez pas! lui dis-je, maman viendra!  
 Il me trouva héroïque; moi, je le trouvai lâche.  
 De pareils accidents ne me calmaient pas. Ce qui me  
 calma tout à coup, ce fut l'époque du catéchisme et de la  
 première communion; il me sembla que je me montrais, à  
 ma première confession, convertie de crimes, chargée d'oppres-  
 sions, et que ma famille m'envoyait au catéchisme par ac-  
 quit de conscience, car j'étais irrévocablement damnée.  
 Je serrai mon costume de bain et mon amazone comme  
 un forçat cache sa casaque et son bonnet lorsqu'il sort ne-  
 core jeune du bagne. J'avais des colères que je réprimais,  
 comme un marin habitué à jurer qui s'arrête au soir en disant  
 mot, lorsqu'il a compris enfin qu'il offense le ciel. Et lorsque  
 vint ce rêve de la première communion, tout peuplé d'anges,  
 d'étoiles et de saints du paradis, j'y vins pure comme l'agneau  
 dépouillé de sa laine, qui n'était tenue, après tout, que par  
 la poussière du chemin.  
 J'étais chrétienne : c'est ainsi que commença une enfance  
 toute différente de l'autre. J'étais studieuse, m'aimant un  
 peu aux livres qui me plaisaient, dédaignant d'efforts et de  
 persévérance sur ceux que j'avais peine à comprendre,  
 m'appliquant à travailler ce que j'aimais le moins par es-  
 prit de pénitence.  
 Plus d'accroc à ma robe, plus de désordre dans les armoi-  
 res; le dé, le fil et les ciseaux faisaient bon ménage et ser-  
 vaient souvent. Ma parole était plus douce; ma tenue —  
 sauf un éclair dans les yeux de temps en temps — était ir-  
 reprochable.  
 Peus seize ans; alors je suivis ma mère dans le monde.  
 La danse me rappela le temps où je gambais à cheval, et

je nageais, emportée par le courant. J'aurais aimé beaucoup la danse... Qui sait si je danserai jamais maintenant ?

Nos fêtes furent interrompues, terminées par deux malheurs. Mon père devint aveugle et ma mère mourut; il perdit en même temps la lumière de ses yeux et la lumière de son âme. Nous vîmes habiter le château de l'Étang; on me donna l'ancienne chambre de ma mère; je pris sa place à table, en face de mon père; les domestiques me remirent les clefs et vinrent prendre mes ordres: on me dit:

— Vous êtes maîtresse de maison.

Je compris:

— Vous êtes orphelins.

Je me mis à pleurer amèrement.

C'est alors, chère madame, que vous vous êtes intéressée à moi; souvent vous êtes venue à la maison, souvent j'allais chez vous; on me donna une institutrice qui n'était pas beaucoup plus âgée que moi. M<sup>lle</sup> Olympe de Bretière, qui est de bonne maison. Je lui obéis pour ce qui est de l'éducation, mais, pour le reste, je commandais ici, comme chef de la maison. Nous sommes fixés à la campagne. Ma première occupation est de soigner mon père; j'ai la patience d'une garde-malade. Ce que je vous en dis est afin de vous prouver qu'après avoir été une personnalité, une originalité peut-être, je ne suis plus qu'un cœur. Aimer, consoler, voilà mon rôle.

Il y a donc au château mon père, l'abbé Pervenche, notre aumônier (ne vous récriez pas sur son nom), mon frère, Olympe de Bretière, mon institutrice, Henry de Gouvioux, notre parent au vingt-cinquième degré, mais notre ami au premier, enfin l'utile, l'indispensable Marguerite, c'est-à-dire moi. Nous attendons encore, mais à une date très-incertaine, mon amie d'enfance, Florentine. Je vous tiendrai au courant de ce que nous faisons.

(A suivre.)

PHILIPPE GENTAUT.

## BOTANIQUE MÉDICALE

### CAMOMILLE ROMAINE

La camomille romaine est une plante vivace très-commune dans le midi de la France, où elle croît le long des grandes routes et des haies, dans les lieux secs et sablonneux; on la trouve également dans le centre et jusqu'aux environs de Paris. Elle se multiplie abondamment par la culture dans les jardins; mais l'espèce sauvage jouit de propriétés médicales plus efficaces.

Les parties utilisées de la camomille sont les fleurs et quelquefois l'herbe tout entière.

La récolte des fleurs se fait principalement aux mois de juin et de juillet. Il ne faut point choisir les plus belles et les plus blanches, parce que l'épanouissement leur fait perdre une partie de leurs vertus thérapeutiques. On doit cueillir de préférence celles qui sont jasmées, aux trois quarts écloses; on les fait sécher au soleil sur des châssis ou sur des feuilles de papier gris.

Les fleurs de camomille ont une odeur aromatique assez agréable et une saveur très-amère, chaude et balsamique.

Les fleurs de camomille romaine sont toniques, fibrifuges, stimulantes et antispasmodiques. Elles sont indiquées dans les langueurs d'estomac, les digestions difficiles et les coliques ventueuses, dans les cas de diarrhée atonique et de fièvre typhoïde, dans la chlorose, les maladies nerveuses, les fièvres intermittentes et les affections vermineuses. Lorsqu'on administre l'émétique ou la poudre d'ipécaouanha, on favorise les vomissements en faisant avaler au malade quelques tasses d'infusion de camomille. Cette infusion, à haute dose, suffit même à elle seule pour provoquer les vomissements. C'est ainsi que l'emploient les Anglais, les Suédois et les paysans de nos campagnes quand ils veulent se faire vomir sans l'intervention du médecin. Pour obtenir un pareil résultat, il faut administrer l'infusion chaude et cop sur coup.

Cependant, la plus remarquable des propriétés de la camomille romaine est de combattre les fièvres intermittentes. C'est un des meilleurs fébrifuges indigènes qui peut, dans bien des cas, remplacer les préparations de quinquina. Les sages de l'Égypte l'avaient dédiée au soleil à cause de son efficacité contre les fièvres. Les Grecs l'employaient également dans le même but, et les médecins modernes s'en sont servis pendant longtemps avec succès avant la découverte du quinquina. Ils employaient les feuilles réduites en poudre, à la dose de 2 à 4 grammes, trois fois dans les vingt-quatre heures.

Ce qu'il y a de remarquable dans les effets de ce médicament, c'est qu'il réussit là où le sulfate de quinine a complètement échoué, non point que la camomille soit supérieure à ce dernier comme fébrifuge, mais parce que certains tempéraments, à cause de quelques dispositions particulières, s'en trouvent plus avantageusement impressionnés. Les médecins qui ont le plus expérimenté la camomille ont observé que ce médicament produisait les meilleurs résultats lorsqu'on l'appliquait à combattre les fièvres de printemps ou d'automne qui n'étaient point d'origine marseillaise. Dans ce dernier cas, c'est toujours le sulfate de quinine qui doit être mis en première ligne.

En résumé, les fleurs de camomille romaine constituent un excellent fébrifuge et une puissante ressource dans la médecine des pauvres. On peut les employer avec avantage dans tous ces cas nombreux d'indispositions légères avec mouvement fébrile, pesanteur de tête, courbature générale, embarras de l'estomac, etc.

L'infusion de camomille calme rapidement les coliques ventueuses ou spasmodiques. Prise chaude par petites tasses et légèrement sucrée, elle dissipe les mouvements nerveux, les flatuosités de l'estomac et les bâillements. Elle est également utile pour combattre la migraine et les névralgies; mais, dans ce cas, il faut la donner en poudre ou en infusion concentrée.

L'huile de camomille est fréquemment employée à l'extérieur en frictions sur le ventre et sur les membres affectés de goutte ou de rhumatisme. On l'emploie tantôt seule et tantôt associée au camphre et au laudanum.

DOCTEUR IZARD.

## LES MENUS D'UN CORDON BLEU

Potage gras.  
Bar saucé aux câpres.  
Salmis de pluviers.  
Perdreaux.

Ceps fins à la bordelaise.  
Salade de piments rouges et verts d'Espagne.  
Aschuchen.  
Dessert.

*Aschuchen.* — Il est nécessaire d'avoir de la levure pour faire ce gâteau. On prend un demi-litre de très-bon lait, de bonne levure (quatre cuillerées à bouche), assez de farine pour faire une pâte légère; on mêle à la pâte 125 grammes de beurre qu'on a fait fondre sans laisser cuire; ajoutez à cette pâte cinq œufs entiers, deux poignées de raisin de Corinthe, 125 grammes de sucre en poudre, un zeste de citron haché avec une pointe de macis et quelques gouttes d'essence de rose. Votre moule étant bien beurré et parsemé d'amandes hachées très-fines, vous y coulez la pâte en le remplissant à moitié. Laissez lever sans toucher au moule. Faites cuire au four ou bien sous le four de campagne. Si l'œuf employé ce dernier mode de cuisson, ne pas le lever avant une heure et demie, temps que doit durer la cuisson.

Démoulez et servez chaud ou froid, comme on l'aimera le mieux.

UN CORDON BLEU.

## REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

La maison de PLUMENT tient, en ce moment, de nouveaux éléments de succès, grâce à un assortiment de tournures, — nouveaux modèles, — de jupons blancs en laine, noirs ou de couleur, et même de robes de chambre ou ne peut plus confortables.

Aujourd'hui, nous nous occuperons du plus pressé, en regard à la saison, c'est-à-dire du jupon de laine, et nos lectrices verront, par le rapide aperçu que nous allons leur en donner, qu'il y a tout avantage à s'adresser à M. de Plument (33, rue Vivienne) pour une acquisition de ce genre.

Il y a d'abord une série de jupons en petit drap de couleur, plus ou moins richement brodés, depuis 7 francs; ensuite vient une autre série de jupons en drap molletonné, avec garnitures de tresses *Hercule*, valant 11 fr. 50 et plus. Ces jupons sont également bien établis; la coupe en est excellente, parfaitement plate et d'une bonne longueur. Les couleurs qui dominent sont le gris, le bleu marine, le marron, le gros vert, etc.

Le jupon de moire anglaise est, lui aussi, parfaitement compris dans la maison de Plument; il est monté sur une large ceinture plate, moulant bien le buste, qu'elle ne grossit pas; un volant rapporté l'orne par derrière et le bas du jupon est garni d'une bande de velours. Ce modèle est bien ce qui convient, par ses allures, à une femme comme il faut. Son prix est de 10 francs sans velours, et de 15 francs avec velours.

Enfin, il est une troisième série de jupons qui présentent plutôt le caractère du costume. Ces jupons, en jolie popeline de laine de couleur sombre (rouge, vert russe, etc.), affectent le genre princesse avec courte traîne; leur garniture, très-soignée, consiste en un volant plissé, surmonté d'un bouillonné dont les deux bords forment tête. Leur prix est très-avantageux, puisqu'ils ne valent que 21 francs; et notez qu'on peut avoir la même disposition pour 18 francs, si l'on choisit l'alpaga comme étoffe.

La *Compagnie irlandaise*, 36, rue Tronchet, bien connue pour ses mouchoirs en vraie batiste d'Irlande, met en vente, outre un choix immense de mouchoirs, de belles guipures d'Irlande, de provenance authentique, des toiles et batistes d'Irlande, etc.

On peut avoir une charmante parure en guipure d'Irlande, grand col et manchettes Louis XIII, depuis 19 fr. Nos lectrices savent que la parure Louis XIII sera très en faveur cet hiver.

Quant aux mouchoirs, la *Compagnie irlandaise* se surpasse, cette année, en nouveautés. Il me serait impossible d'en donner la nomenclature. Je dirai seulement à mes lectrices qu'elles y trouveront, pour toutes les circonstances, depuis le mouchoir simple, à 6 fr. 75 la douzaine, jusqu'au mouchoir très-riche pour corbeille de mariage. La dernière création de la *Compagnie irlandaise*, pour mouchoir élégant du matin, est le mouchoir en fine batiste d'Irlande (tissée à la main) avec large ourlet à jour et un motif brodé dans chaque coin de l'ourlet.

Pour avoir des échantillons de mouchoirs et de toile, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à M. Duret, directeur de la *Compagnie irlandaise*.

Le *Lait antipélique*, de Cantès, s'emploie avec grande efficacité contre les taches de rousseur, le hâle et toute irritation de la peau. Étendu d'eau, il peut remplacer toute autre eau de toilette. Pour la vente, s'adresser chez M. Candès, 26, boulevard Saint-Denis.

Les chapeaux, publiés aujourd'hui sur notre gravure colorée, sont les dernières créations de M<sup>lle</sup> Caroline Coutot, 55, avenue de l'Opéra, à deux pas des grands boulevards. Nos lectrices pourront juger d'après nos dessins de Télégramme et du bon goût de cette habile modiste. Nous les engageons néanmoins à visiter au commencement de cette saison les salons de modes de M<sup>lle</sup> Coutot; il s'y trouve un choix considérable de chapeaux en tous genres et pour tous les âges. La nouveauté du moment, c'est le feutre *peu de chameau* et le feutre *marlotte*, de ton uni ou de deux tons de la même couleur. Pour s'en procurer, il suffit de s'adresser à M<sup>lle</sup> Coutot, 55, avenue de l'Opéra.

Pour répondre à un grand nombre de lettres, voici quelques nouveaux renseignements au sujet de la maison *Poirer*.

La maison *Poirer* est une maison de chaussures qui vend en détail aux conditions mêmes de gros. Le cousu y coûte le prix qu'on payerait ailleurs le cloué, ce qui offre en réalité une réduction considérable. La maison *Poirer* se trouve au centre du Paris commerçant, c'est-à-dire 61, rue Montorgueil. L'assortiment de chaussures y est immense; aussi les personnes les plus difficiles à chauffer sont sûres de trouver immédiatement n'importe quelle pointe dans les meilleures conditions d'élégance et de confort.

Le catalogue, contenant la nomenclature et les prix, sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie adressée directement à M. *Poirer*, 61, rue Montorgueil. Toute commande dépassant 25 francs sera expédiée franco de port et contre remboursement dans toute la France, l'Alsace-Lorraine, la Belgique, la Suisse et la ville de Londres.

Nous recommandons à nos lectrices la *Pâte épilatoire Duser*, qui ne renferme aucun agent chimique ni aucun caustique. Elle est, en cela, bien supérieure à tous les épilatoires sans exception, poudres, crèmes, pâtes, etc., qui agissent chimiquement et peuvent, par conséquent, attaquer une peau délicate. Elle enlève la racine même du duvet et en détermine presque à coup sûr la disparition définitive. — 19 francs en un mandat. M<sup>lle</sup> Duser, 1, r. J. J. Rousseau.

Nous donnerons sous peu les nouveaux modèles de robes et costumes pour la saison d'hiver de la maison Hébellet et Dussol, 217, rue Saint-Honoré. Cette maison se recommande par ses prix modérés et l'élégance de ses toilettes. Nos lectrices ont pu en juger.

Nous engageons nos lectrices à visiter les salons de M<sup>lle</sup> Ketter, 3, rue du Helder, au premier; elles y trouveront de jolis modèles de robes de ville et toilettes d'un goût nouveau, surtout en corsages et cuirasses. Prix modérés.

Nous recommandons le nouveau métier à plisser les volants, le seul faisant, comme à la main, tous les genres de garnitures. MERLE, 9, passage du Désir, Paris (depuis 35 fr.).

La maison Bardé sœurs, couturières, 31, rue de Penhélère, à Paris, recommandée par la *Revue de la Mode*, envoie franco échantillons d'étoffes pour robes, costumes, confections, à des prix modérés. Jolis modèles. Nouveautés pour l'automne. Maison de confiance. — Envoyer corsage et longueur de jupon.

Enchoussés par M<sup>lle</sup> Tite de Linotte, *Cœur d'Artichaut*, *Fruit aux Perles*, *Fleur de Saïn*, *Baïso Rose* M<sup>lle</sup>, et *Larvae de Crevette*! Vale de Jules Klein.

Le numéro du *Journal de Musique* qui a paru le 6 octobre contient avec le texte la musique suivante:

*Vieille chanson*, pour piano et violon, musique de H. Léonard.

*La Rivière*, paroles et musique de Pierre Dupont.

*Maudit Printemps!* poésie de Béranger, musique de Jules Bordier.

*Calour plat*, réverie pour piano, musique de F. Schubert.

Le numéro: 40 centimes (13, quai Voltaire).

## RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:

Le second homme vaut moins que le premier; si Adam désobéit, Cain tua.

Paris. — A. Boordillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.